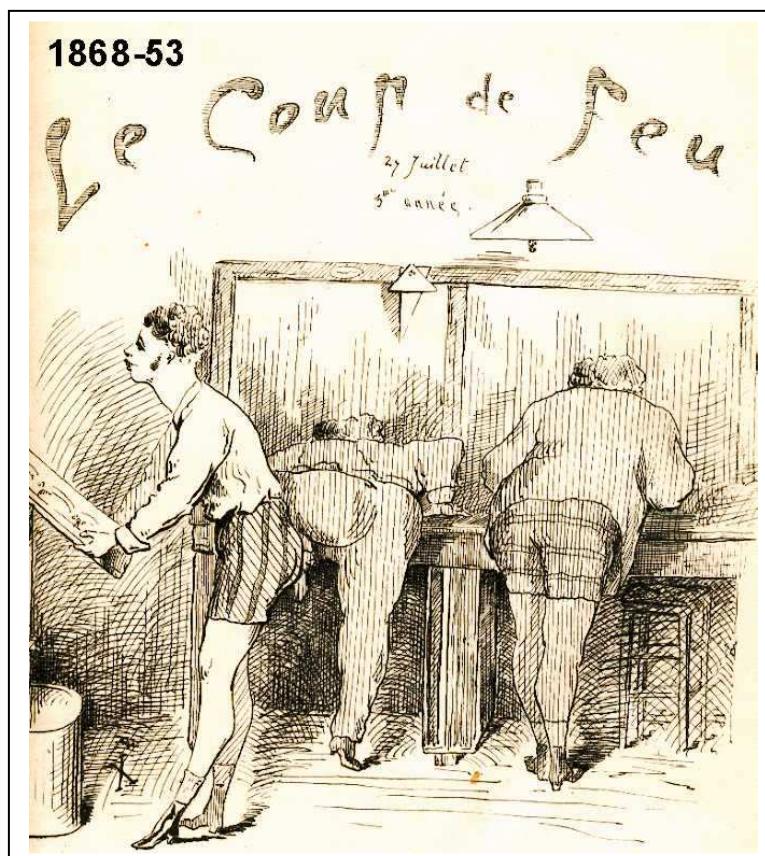


VUES DE L'AMPHI, ET DES LABOS



UNE THURNE EN 1868, EXTRAIT DU JOURNAL « L'OSTREICULTURE »

CARICATURE . AMPHI . PAGE 1

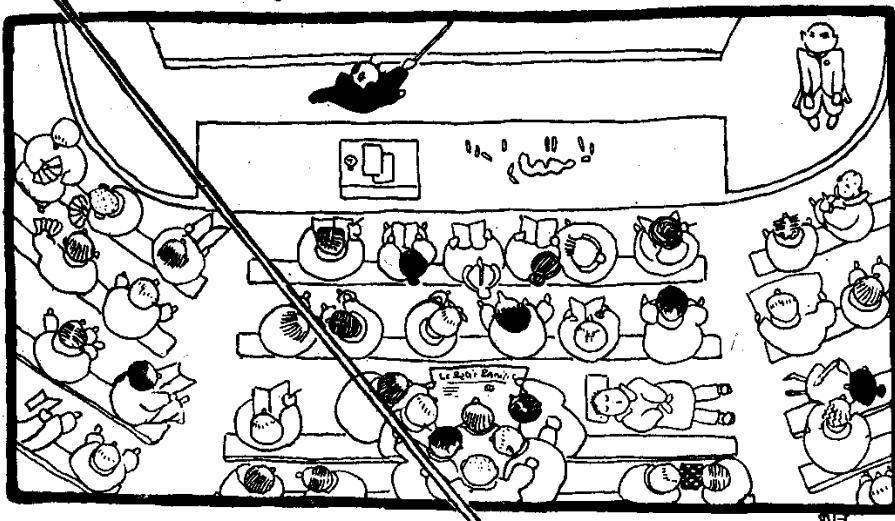
CARNET 1922

VUE DE
DESSUS

ŒUVRE
COMMUNE
DES
PROMOS
1919
1921
1922

1922-001

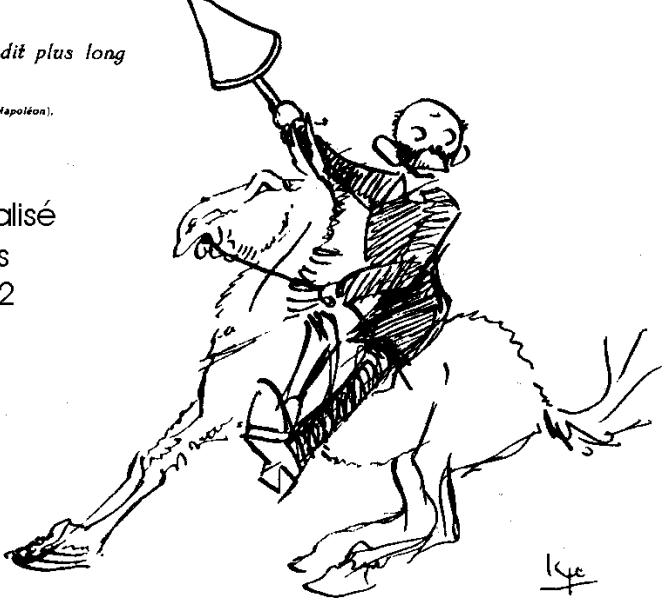
CROQUIS D'AMPHI.



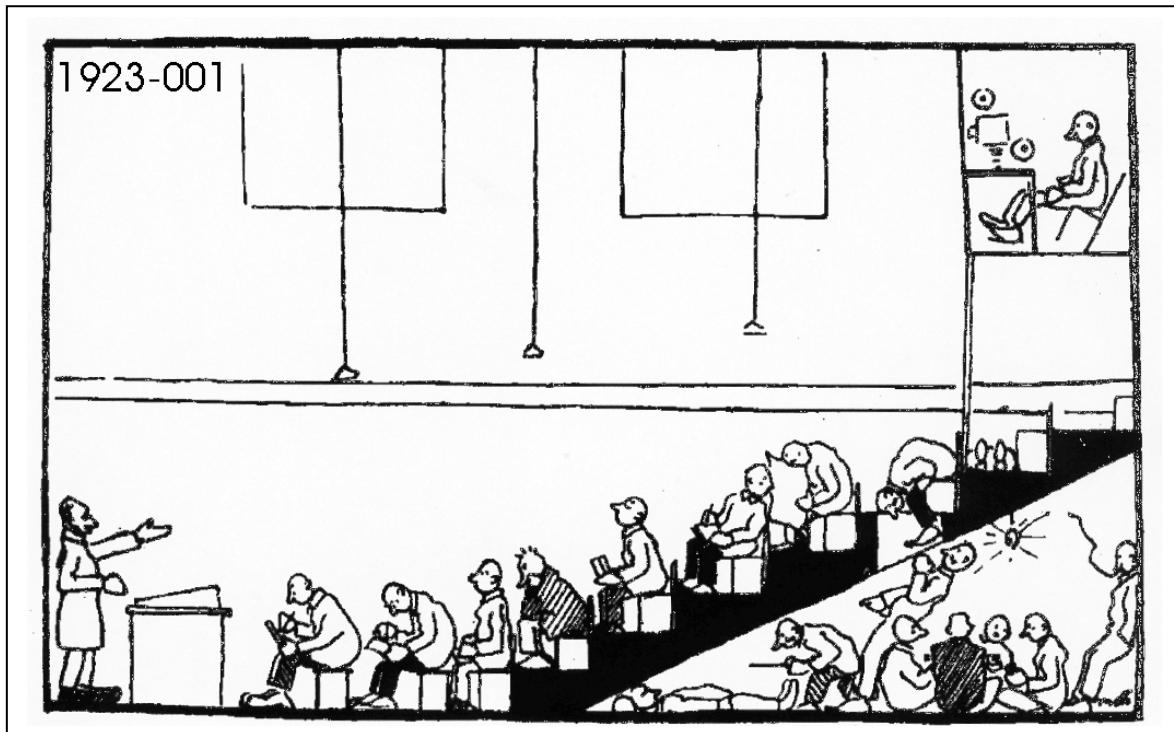
*Le plus court croquis m'en dit plus long
qu'un long rapport.*

(Napoléon).

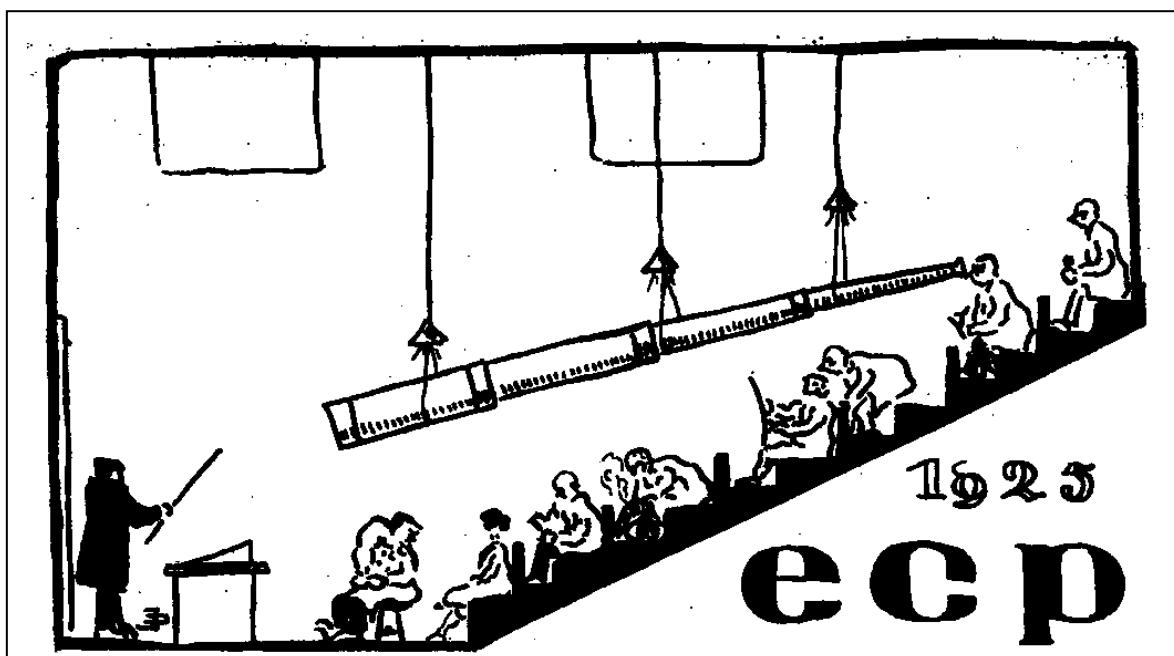
Ce carnet a été réalisé
en commun par les
promos 19, 21 et 22



CARICATURE . AMPHI . PAGE 2
RÉALISÉ EN COMMUN PAR 1922 ET 1923

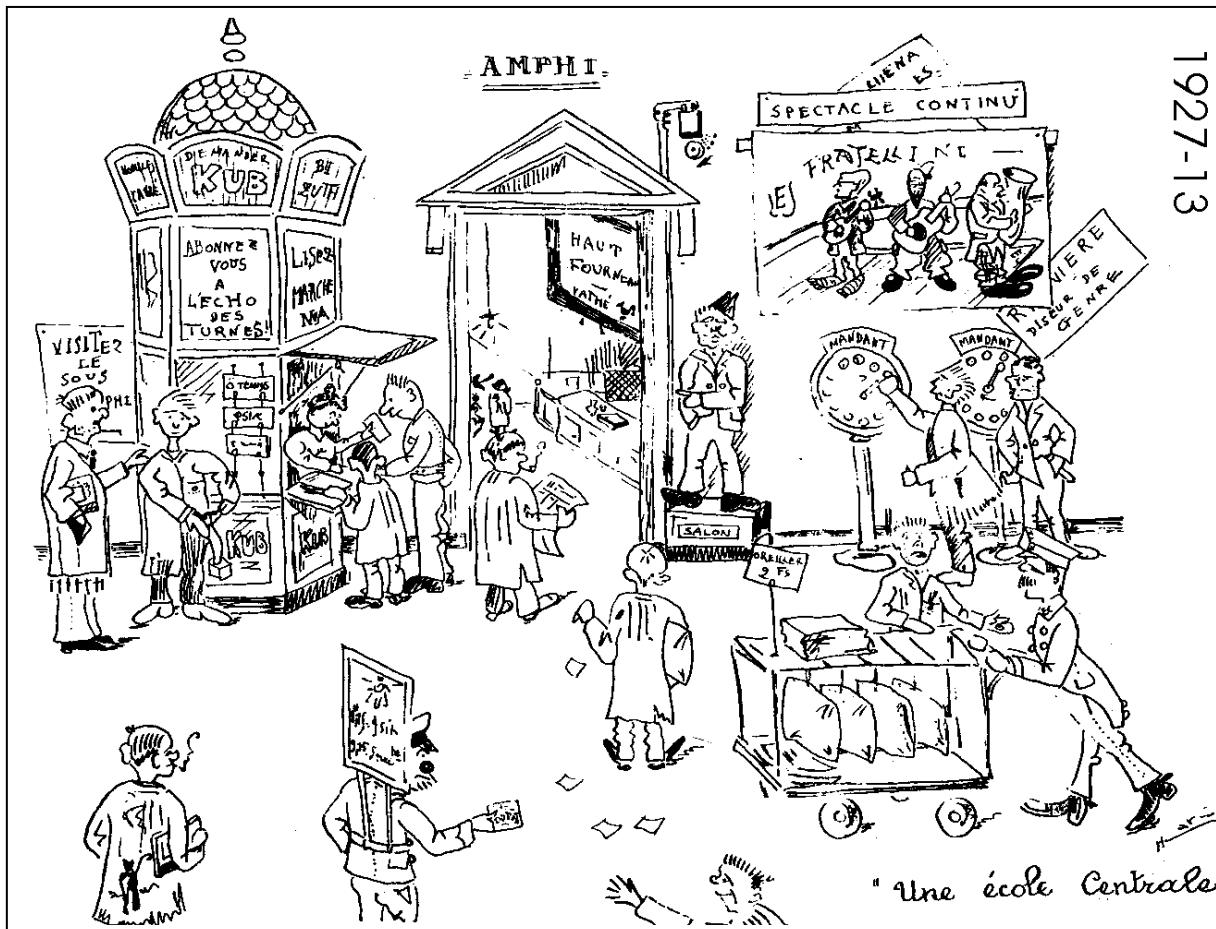


CARNET 1925



CARICATURE : AMPHI ; PAGE 3

PROMO 27 : L'ENTREE À L'AMPHI



CARICATURE : AMPHI ; PAGE 4 L'ANNÉE OÙ R. GUILLET SONORISA LES AMPHIS !

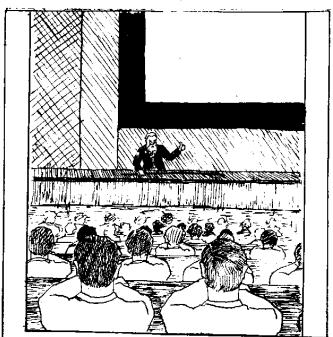
LA VOIX DE COLLET VALAIT 10 FOIS CELLE DE MOLLET-VIEVILLE.



CARICATURE : AMPHI ; PAGE 5

PROMOTION 1944

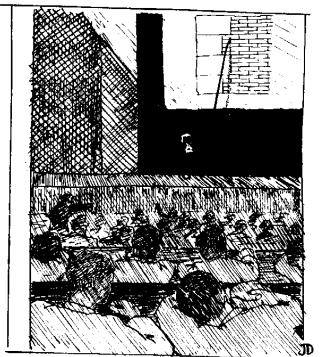
1935-31



amphi
MAUBAN
construction
civile

Amphi. Mauban
1^{re} Phase
→

Amphi. Mauban
2^{me} Phase
→



1936-16

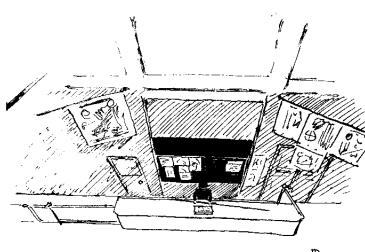


Et nous pourrons dire Messieurs, que le progrès est une fonction exponentielle du temps...



Albert PORTEVIN
métallurgie
des non-ferreux

LA PETITE CAUSE AUX GRANDS EFFETS



JD

croquis

3^e année

2^e année

1^{re} année

J'amphi

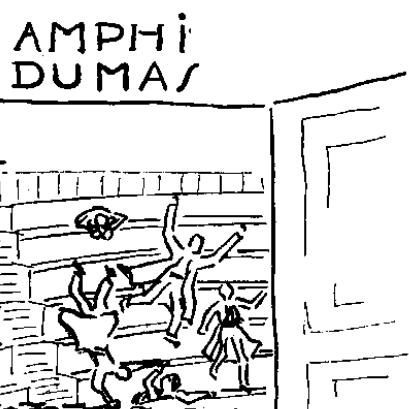
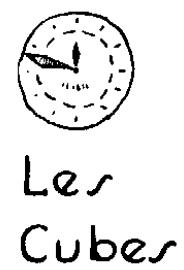
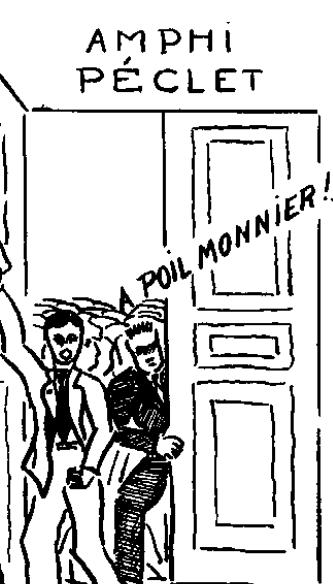
centrale
1937

CARICATURE : AMPHI ; PAGE 6

LA SORTIE DE L'AMPHI... PROMOTION

1944-07 VIE A L'ECOLE

sorties
d'Amphi.



CARICATURE ; AMPHI ; PAGE 7
ENCORE LA PROMO 1944... A LA MODE DE DUBOUT.

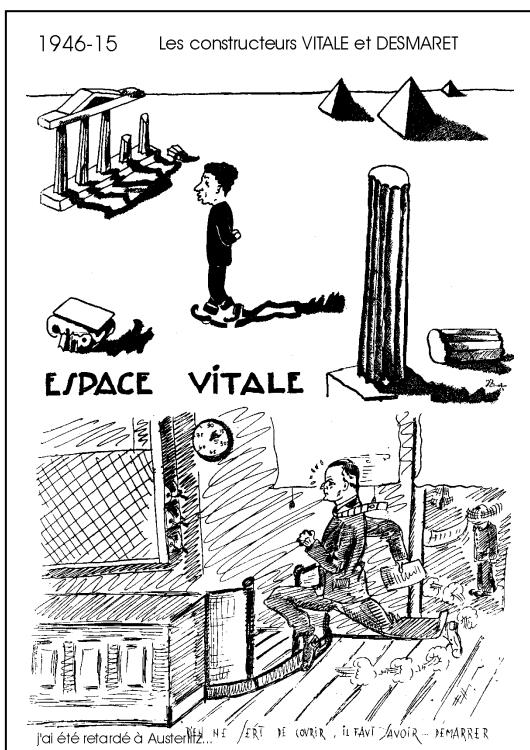
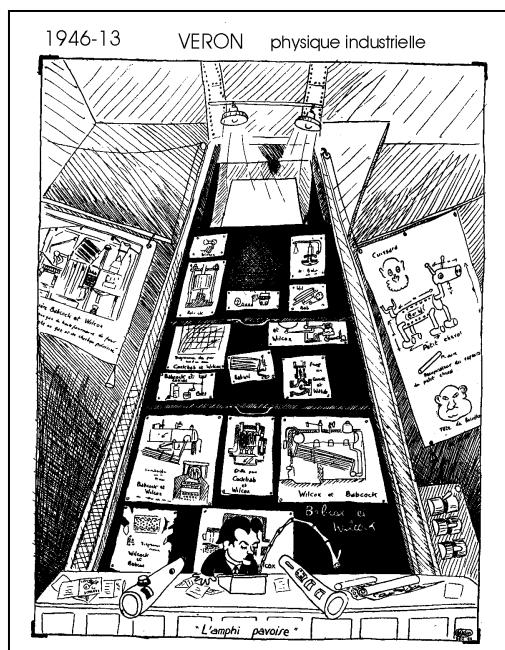
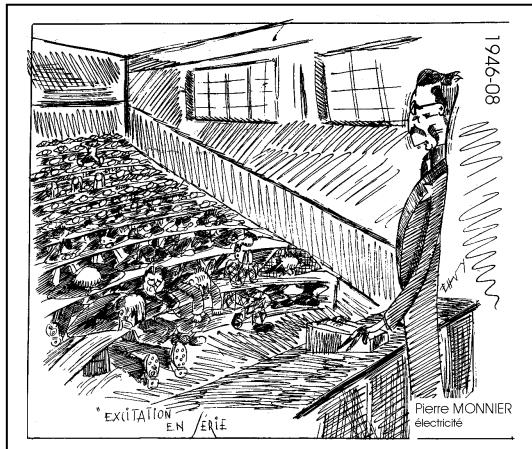


CARICATURE : AMPHI ; PAGE 8
TOUJOURS LA PROMO 1944... A LA MODE DE DUBOUT.



CARICATURE : AMPHI ; PAGE 9

PROMOTION 1946-AMPHI MONNIER ET VERON



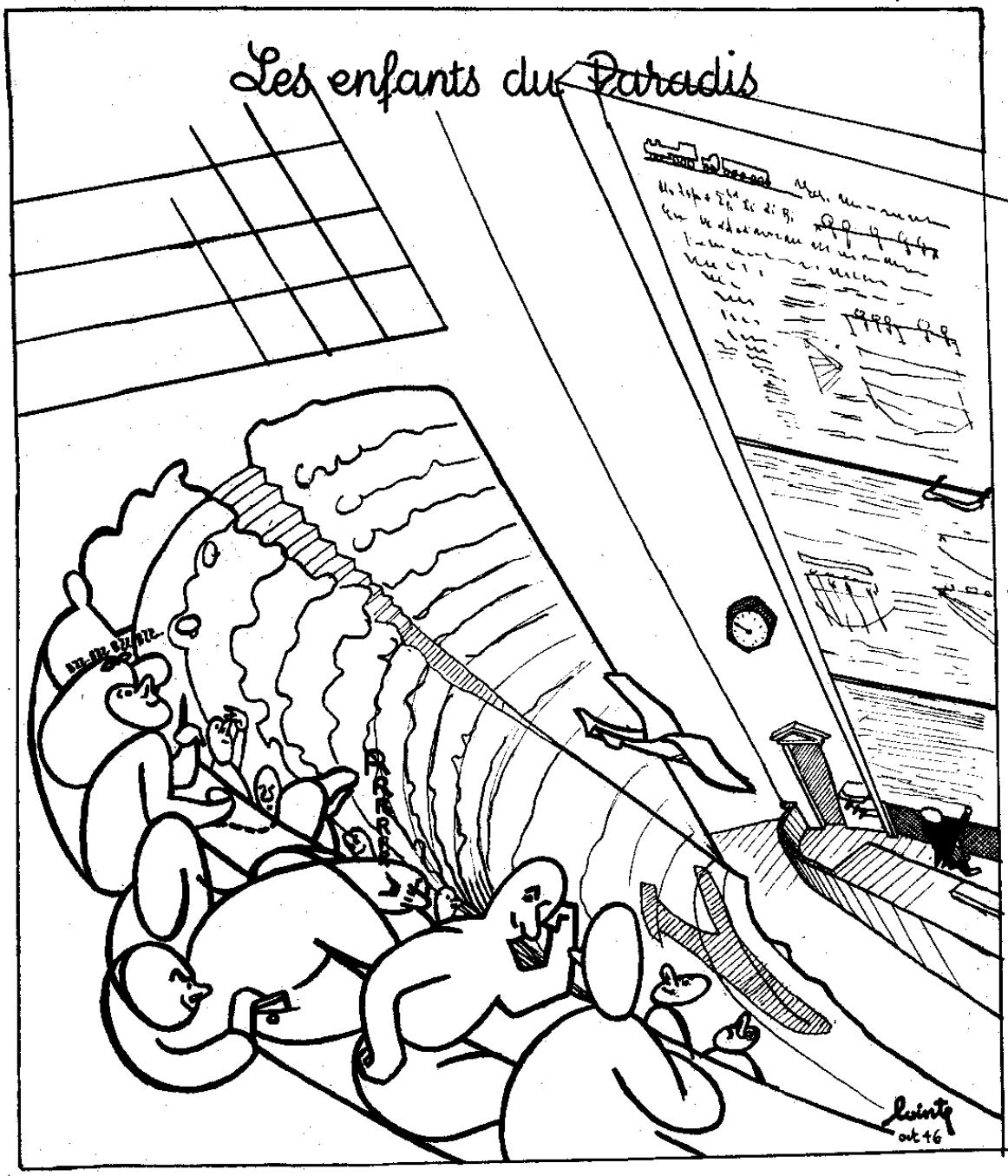
PROMO 46 : DESMARET ARRIVE EN RETARD : « J'AI ÉTÉ RETARDÉ À AUSTERLITZ !... »

CARICATURE ; AMPHI ; PAGE 10
PROMOTION 1947 – L'AMPHI VU D'EN HAUT.

1947-45

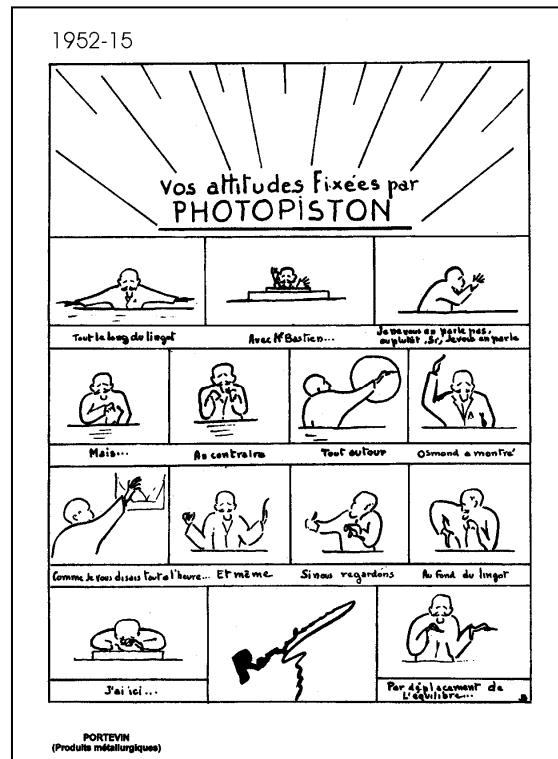
VIE A L'ECOLE

le haut de l'amphi.



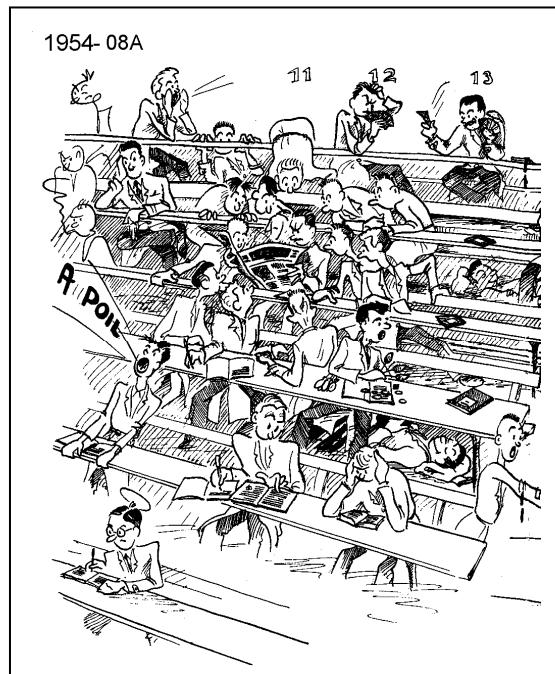
CARICATURE : AMPHI ; PAGE 11

LES JEUX DE L'AMPHI : PROMO 52



CARICATURE ; AMPHI ; PAGE 12

PROMOTION 1955 / LES MAINS SUR LA TABLE !...

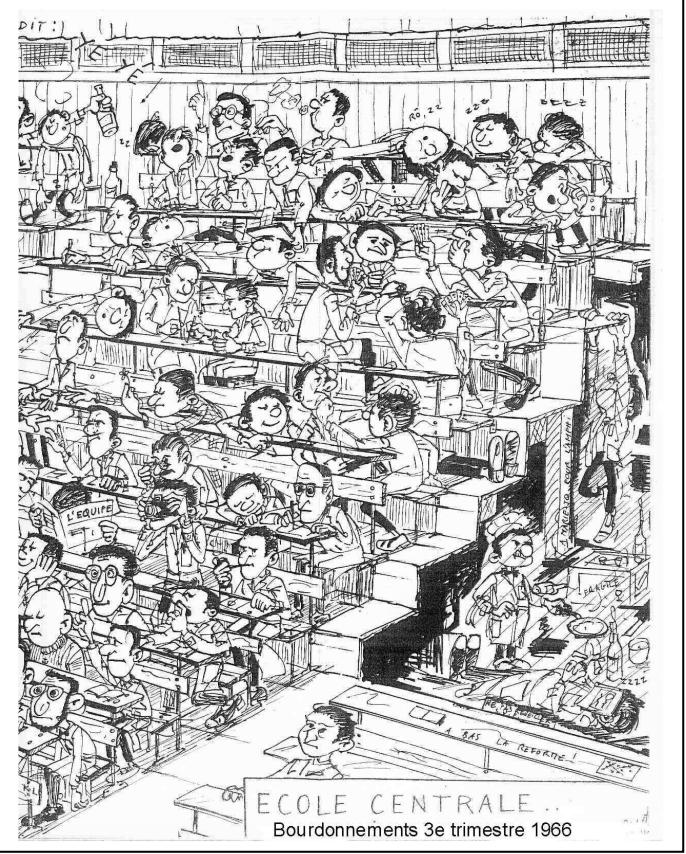
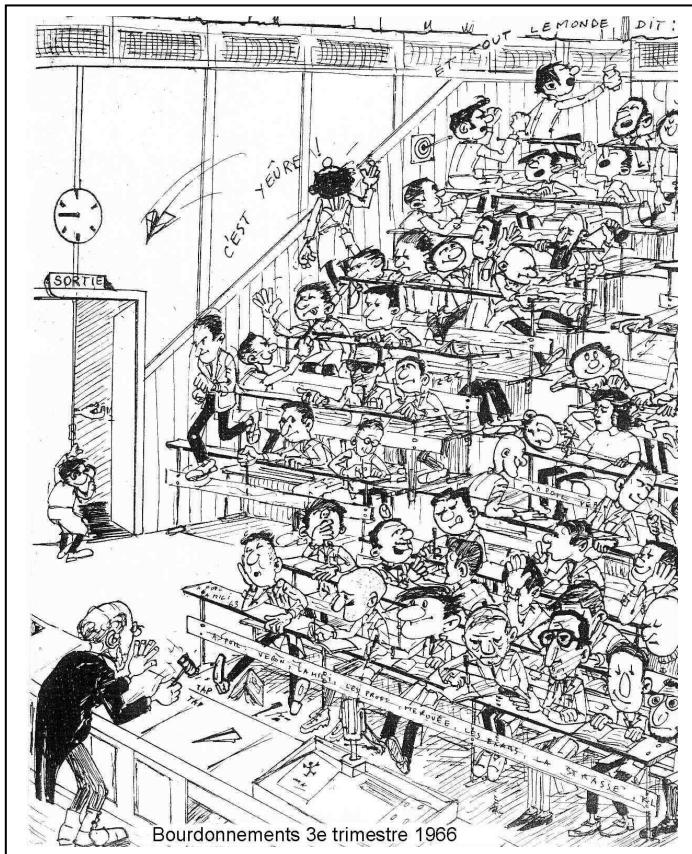


Croquis d'amphi

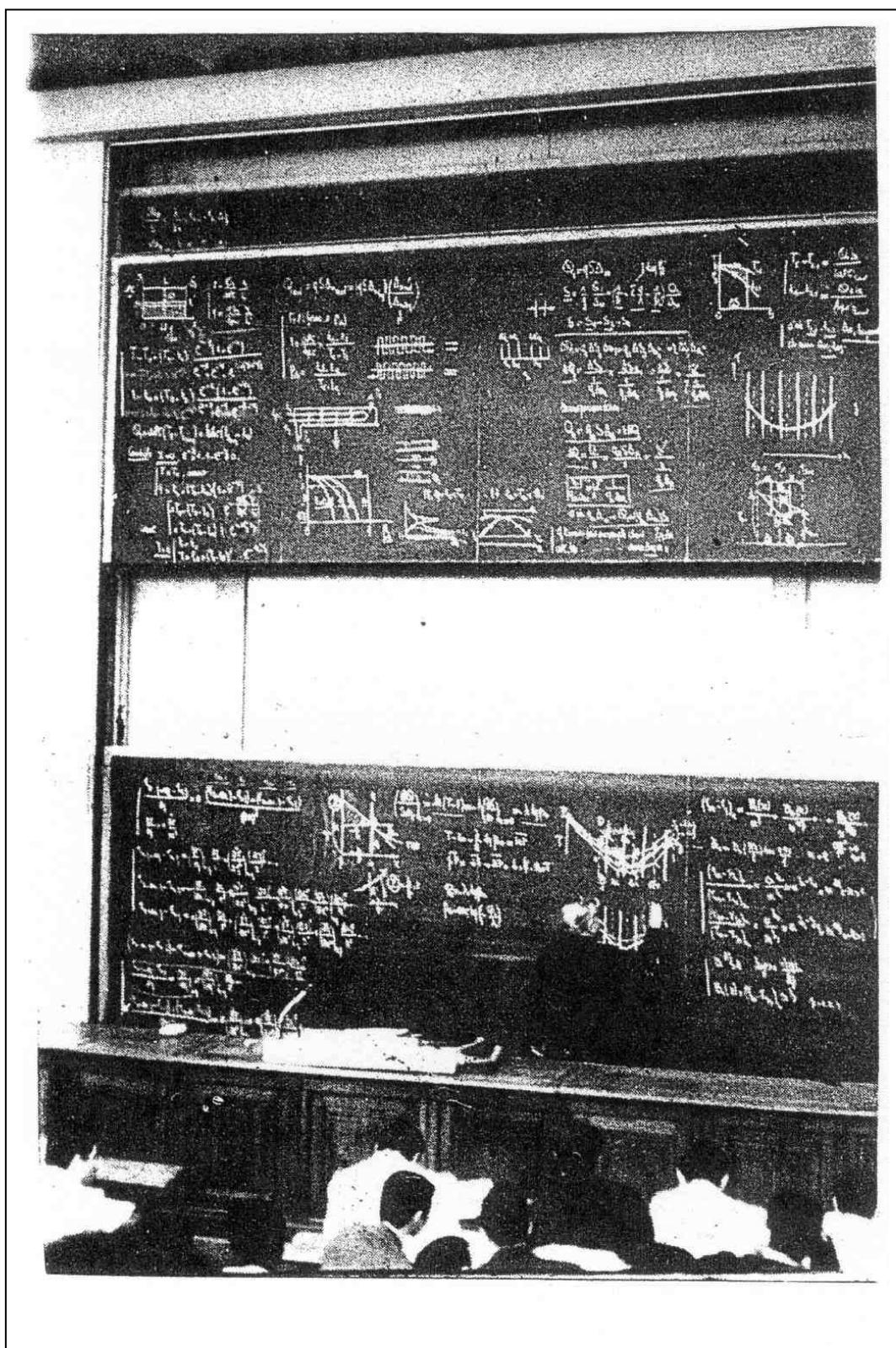
Bourdonnements nov. 56

Les croquis d'amphi sont une tradition fort ancienne, un peu tombée dans l'oubli parmi les promotions actuelles. Pourtant il ne manque certainement pas dans les 3 étages d'humoristes, dessinateurs ou caricaturistes habiles, parfois piquantes, voire même insolentes. Autrefois un album enier recueillait chaque année ces souvenirs joyeux et des Anciens nous ont dit tout le plaisir qu'ils trouvent aujourd'hui à le feuilleter. Ne laissons donc pas dans l'oubli de tels talents et ne réservez pas vos œuvres à vos seuls intimes. Venez nous les apporter et nous les publierons. Elles pourront être reprises aussi dans le texte de la Revue Pison, dans le "Trombinoscope", lors du Passage de la Ligne . . .

CARICATURE : AMPHI ; PAGE 13

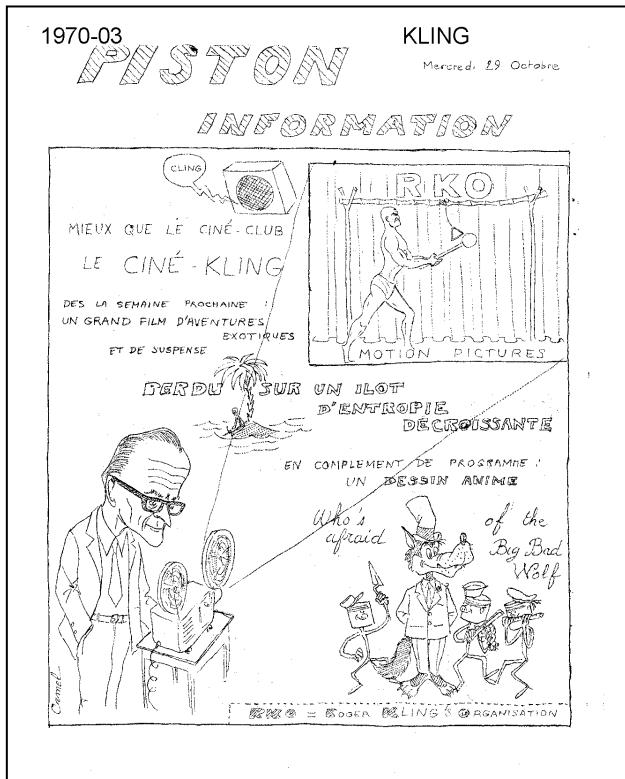


**CARICATURE ; AMPHI ; PAGE 14
PROMOTION 1955**



CARICATURE ; AMPHI ; PAGE 15

PROMOTIONS 1970 ET 1978 EN COUVERTURE DU P.I.

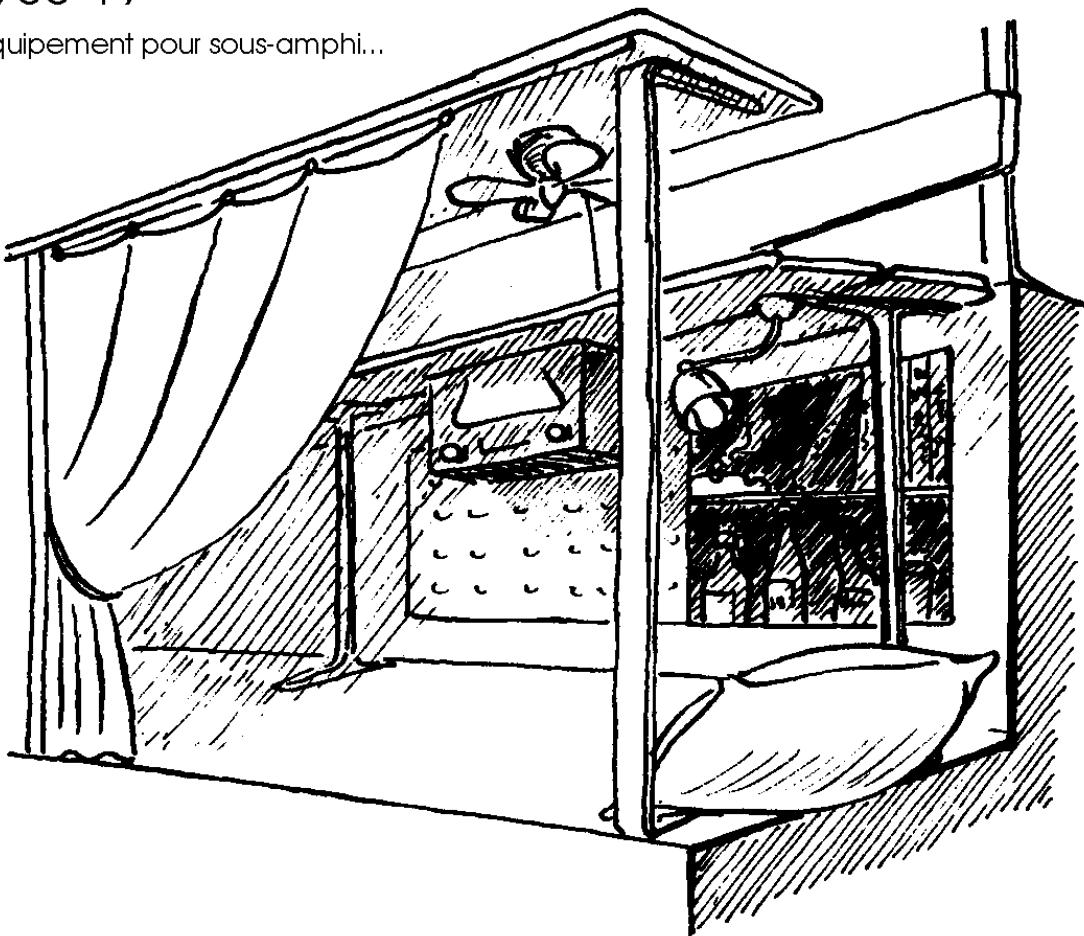


CARICATURE ; AMPHI ; PAGE 16
PROMOTION 1955 : COMMENT ÉQUIPER LE SOUS-AMPHI...

1955-17

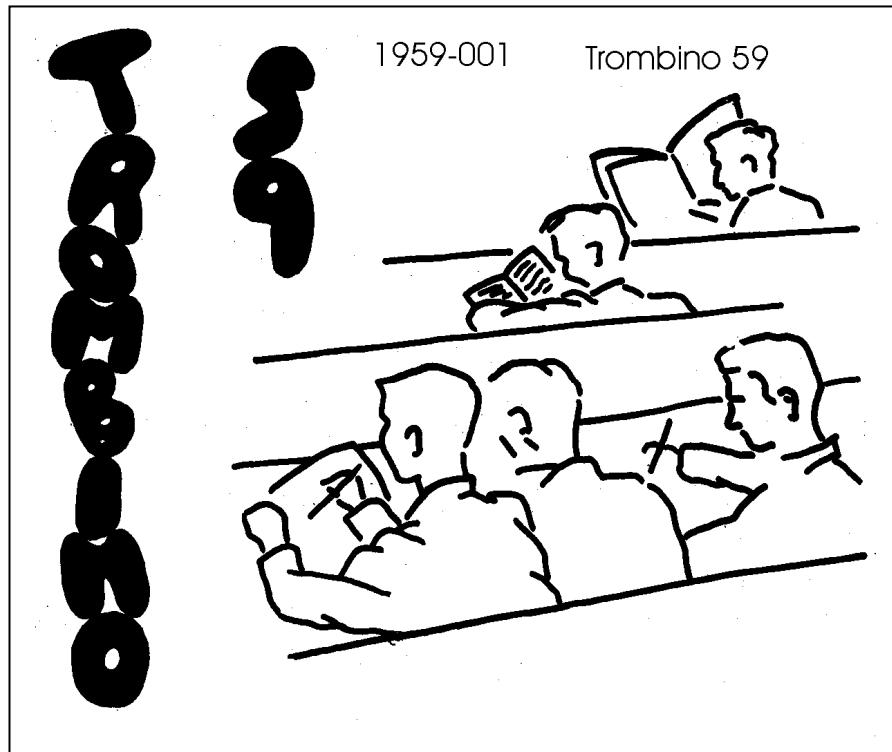
équipement pour sous-amphi...

VIE A L'ECOLE

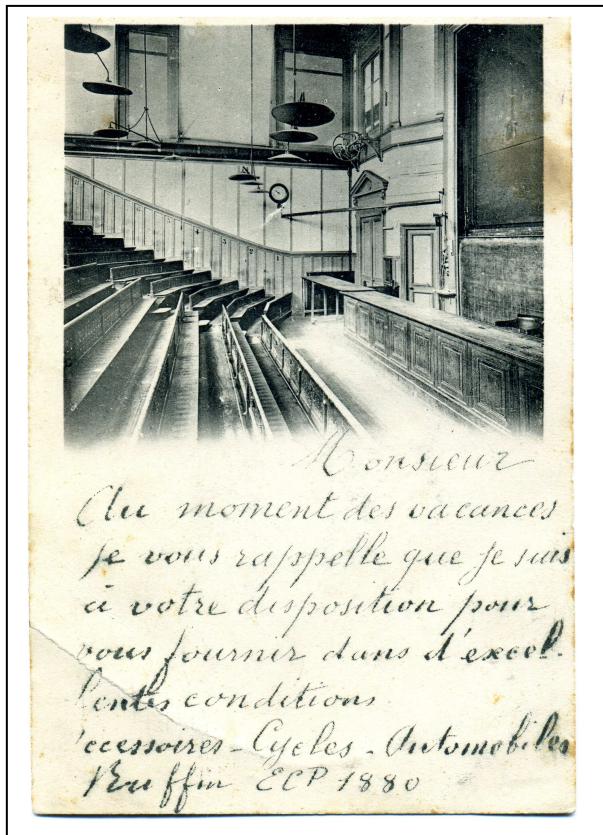


Type d'aménagement d'emplacement inutilisé
d'autres solutions plus confortables, mais
plus onéreuses sont également possibles.

CARICATURE ; AMPHI ; PAGE 17
PROMOTION 1959



VITRINE ; AMPHI ; PAGE



**CARTE PROFESSIONNELLE
D'ALBERT RUFFIN (1880)**

VITRINE ; LABORATOIRES ; PAGE

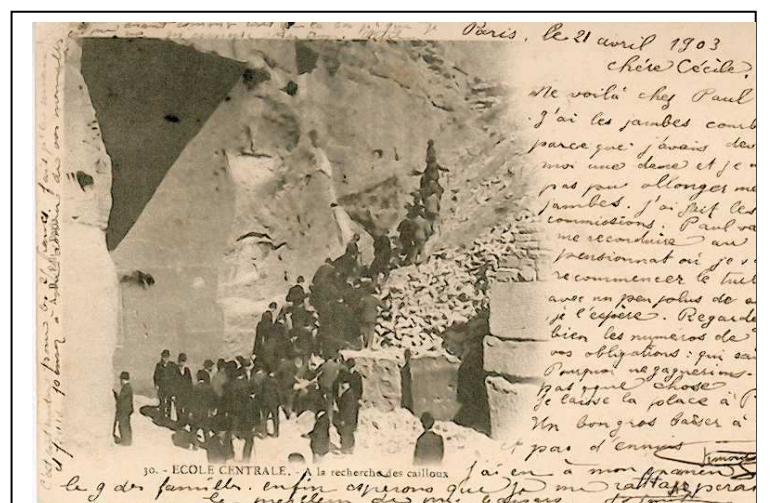
**CPA A. ET B. PARIS ; 1902 ;
LABO DE CHIMIE**



**L C P A A. ET B. PARIS ; 1902 ;
LABO D'SLECTRICITÉ**

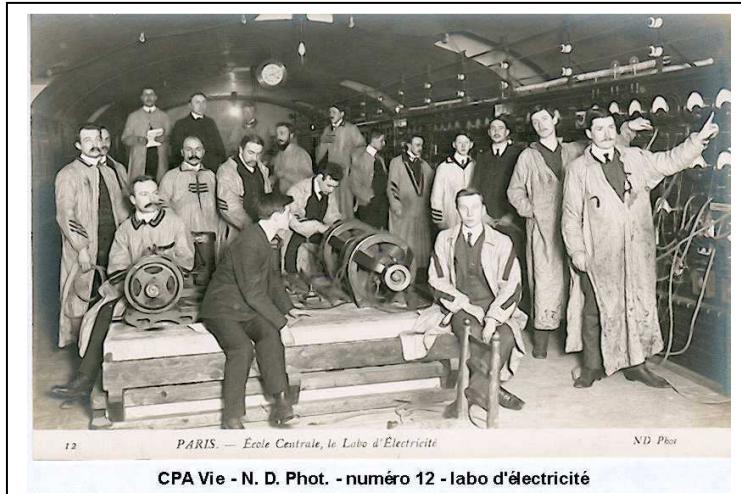


**CPA A. ET B. PARIS ; 1902 ;
LABO « CAILLOUX »**

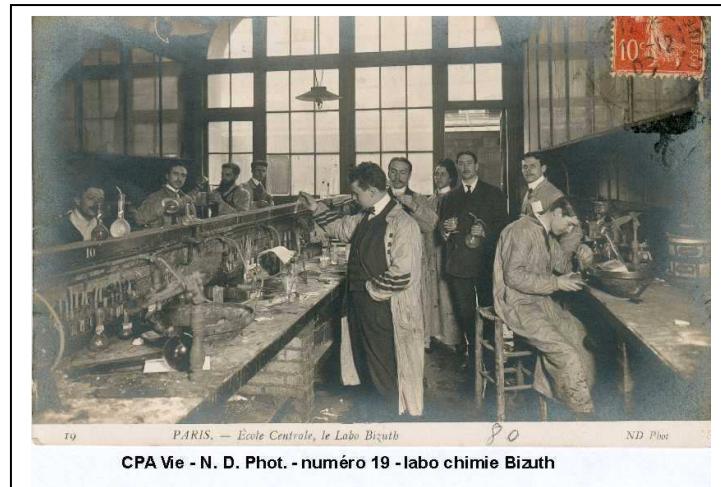


VITRINE ; LABORATOIRES ; PAGE

**EDIN. D. . PARIS ; 1908 ;
LABO ÉLECTRICITÉ**



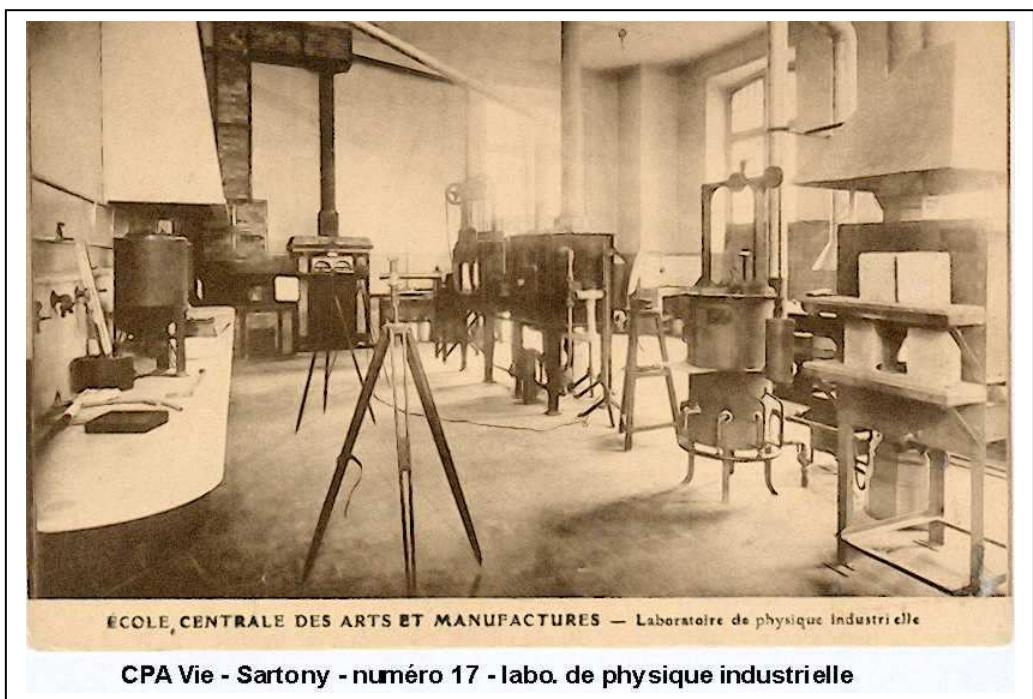
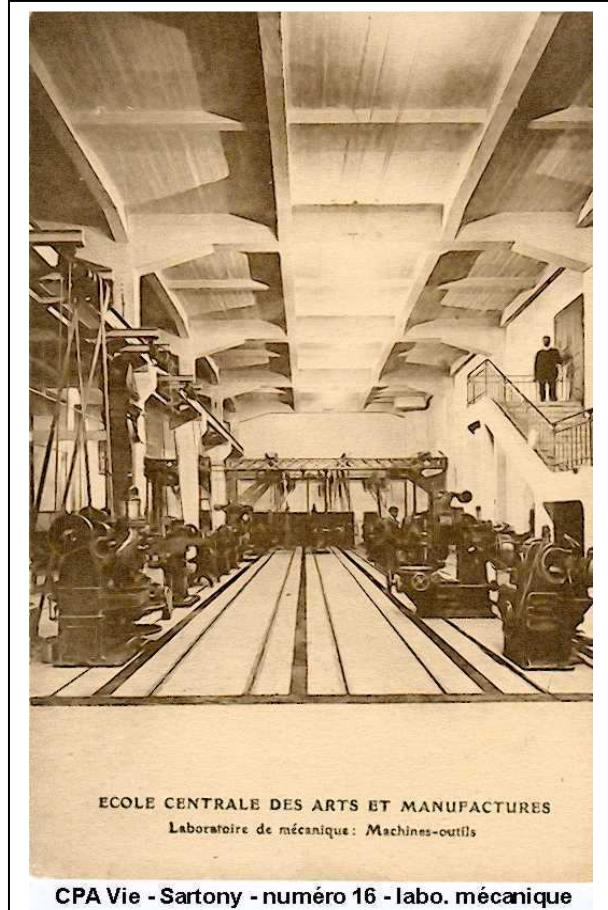
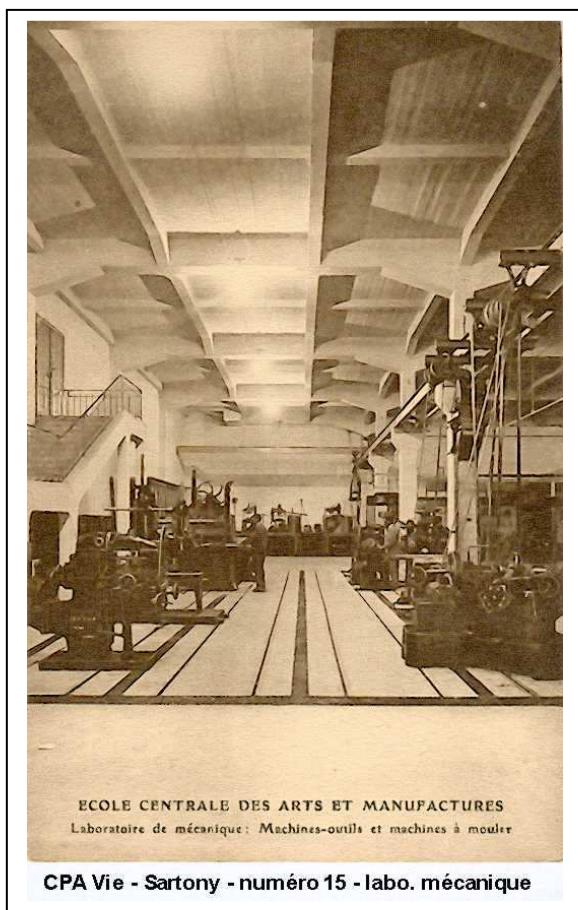
**EDIN. D. . PARIS ; 1908 ;
LABO CHIMIE BIZUTHS**



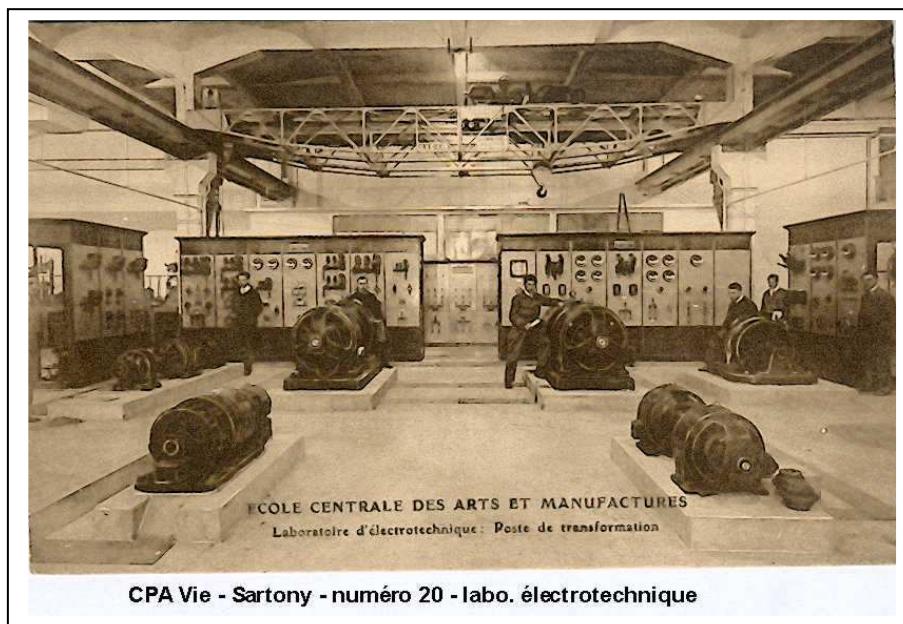
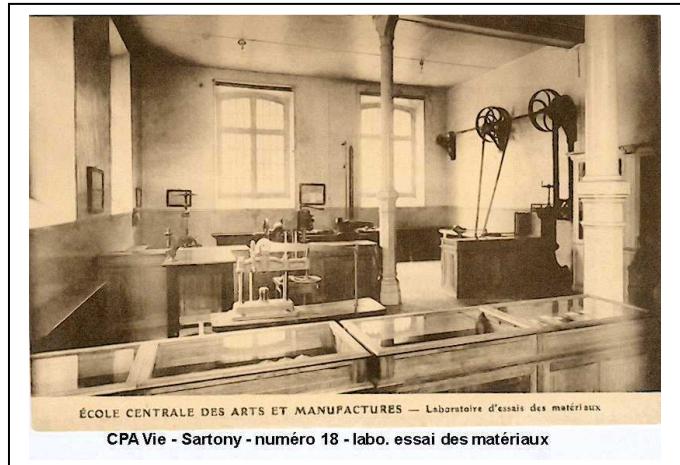
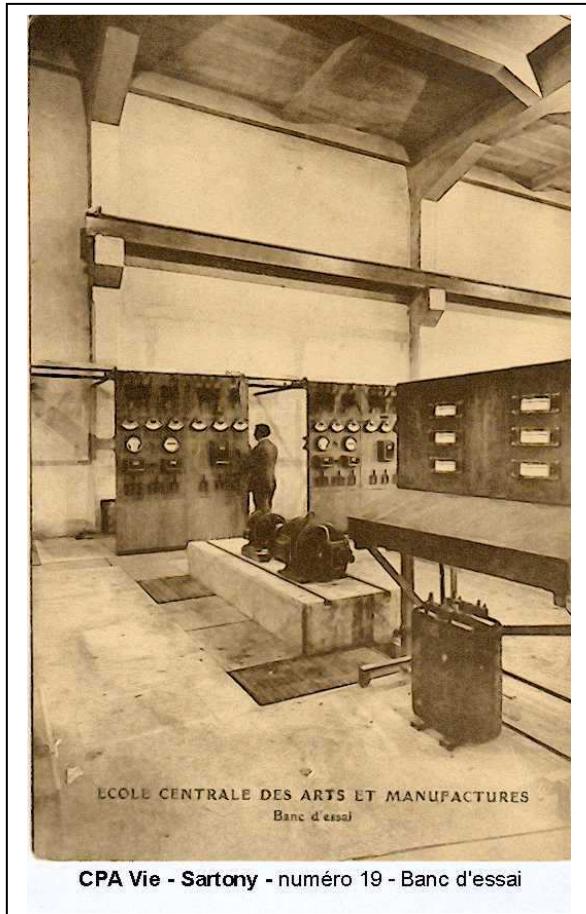
**SANTONY : 19XX
LABO CHIMIE 1^E ANNÉE**



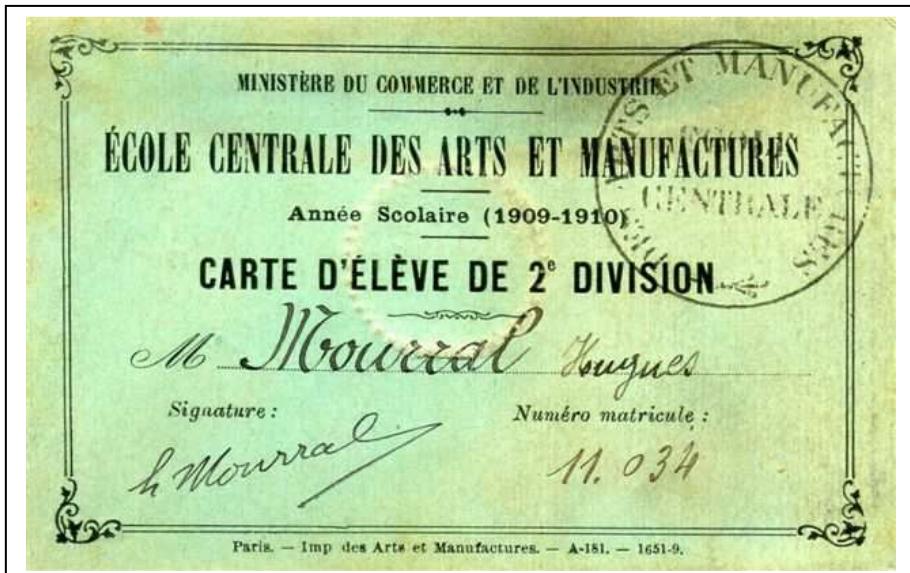
VITRINE ; LABORATOIRES ; PAGE



VITRINE ; LABORATOIRES ; PAGE

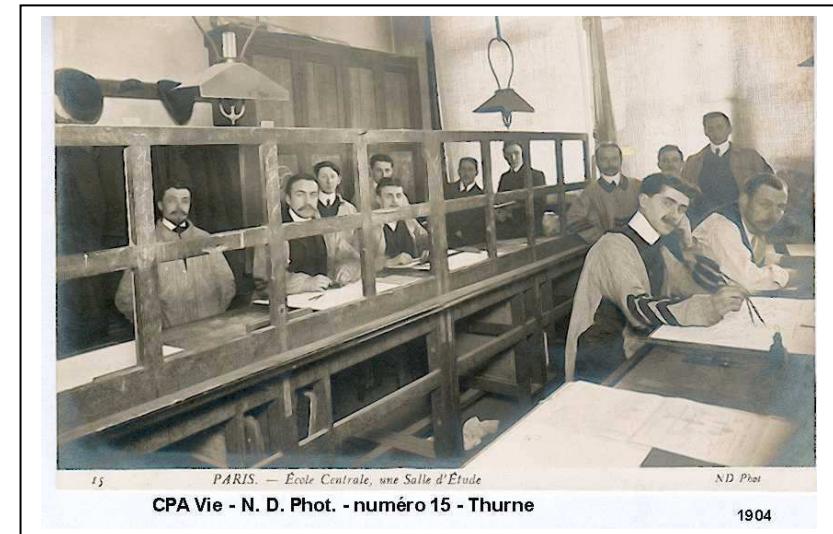


VITRINE ; AMPHI ; PAGE 18
CARTE DE L'ÉLÈVE MOURRAL (1909/10 ; RECTO ET VERSO)

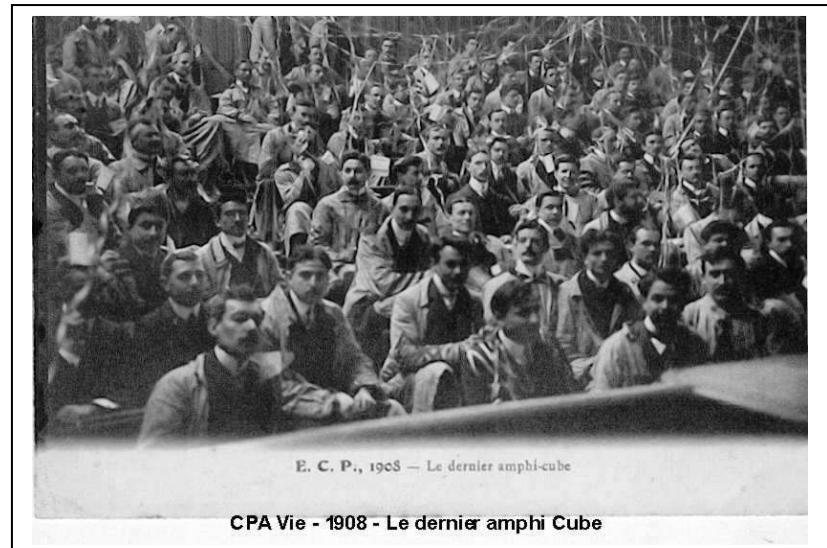
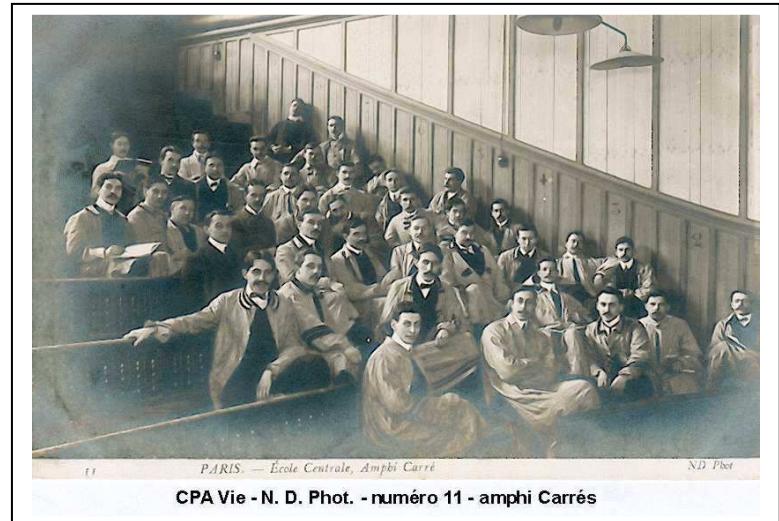


VITRINE ; THURNES ; PAGE 19

NDP15



VITRINE ; AMPHI ; PAGE 19



LECTURE ; AMPHI ; PAGE 19

Témoignage d'Arthur, promo 58...

Pour travailler à Piston, la première obligation est . . . d'en passer la porte ! Les élèves devaient emprunter un portail gigantesque que l'on peut encore admirer au n° 1 de la rue de Conté. Il s'agit plutôt d'un monument aux morts de la guerre de 14/18, sorte d'arc de triomphe flanqués de deux colosses en bas-relief représentant de valeureux troufions, dont un aviateur atterri là par le plus grand des hasards et un mécanicien plus étonné que guerrier. Les deux étaient surmontés d'un gaulois armé de glaive et de bouclier en train de ramper dans un millefeuille de granit. L'honorables ancêtres guerriers tenaient serré sur son bras gauche un écu rhomboïde, non pour se protéger, mais plutôt pour ne pas voir ce qui se passait à l'intérieur de l'honorables enceinte. Ça et là apparaissent encore, sous les lèvres de la pollution, des masses informes constituées de bustes guerriers, de drapeaux en berne, d'armes blanches et de volatiles de races diverses. La première épreuve de la journée consistait à passer sous cette abomination, heureusement noircie à souhait par les fumées de la ville, comme si cette dernière avait honte d'abriter une telle horreur et cherchait à la cacher à la vue des passants.

Le deuxième obstacle, toujours à l'entrée, était le concierge surnommé "Mécanique". L'homme était un ancien militaire avec une jambe de bois dont les claquements expliquaient le sobriquet ; il prenait un malin plaisir à piéger les élèves : il fermait la grande porte à huit heures trente précises, et les retardataires devaient se présenter à la Direction avant de rejoindre les salles de cours. Un Lundi matin, la ville de Paris ayant modifié le sens unique d'une petite rue du quartier pendant le week-end, cent cinquante élèves (les autres prenant le métro) se trouvèrent piégés par cette modification, et durent faire la queue devant le bureau de Direction. Pour "Mécanique", ce fut un des plus beaux jours de sa vie !

Le troisième obstacle se trouvait à l'entrée des amphithéâtres. Il s'agissait de "Mérovée", gardien d'étage, chargé notamment des ramasser les cartes de pointage à l'entrée de chaque amphi. L'un d'eux était aimable et souriant, les élèves l'avaient surnommé "Jovialis" ; Arthur ne se souvient plus du nom de l'autre, le renfrogné. Peut-être « Inflexis » ? La présence aux cours était en effet obligatoire à cette époque, ce qui nous paraît aujourd'hui parfaitement normal. Et pourtant, nous verrons que 'présence' ne voulait pas forcément dire 'participation'. Aujourd'hui, cette obligation a été supprimée en grande partie.

Le jeu consistait à essayer de tromper la vigilance du "Mérovée" pour rendre service au petit camarade qui faisait l'école buissonnière . . . ce qui est une façon de parler, car je n'ai jamais vu le moindre buisson dans le quartier de la rue Montgolfier, même au square tout proche des arts et Métiers. Il fallait alors essayer de lui passer deux cartes au lieu d'une, ou de ressortir subrepticement pour pointer deux fois. Certains surveillants étaient plus coulants que d'autres, attirés par une cigarette ou la promesse d'un bock de bière. Mais dans l'ensemble, les "Mérovées" étaient plutôt du genre vache. Les élèves se vengeaient en chantant à leur intention une chansonnette menaçante et gaie :

" Mérovée, si tu continue,
" Tu seras pendu par la peau des fesses.
" Mérovée, si tu continue,
" Tu seras pendu par la peau du c..
" A poil ! A poil ! A poil , Mérovée !
" A poil ! A poil ! A poil , Mérovée !

En réunion d'anciens, il arrive que l'un d'entre eux entame cette air entraînant, aussitôt repris par de nombreuses vois graves. Je me souviens d'un récent voyage en Chine, avec quatre-vingt Pistons qui avaient du se séparer en deux groupes de quarante pour descendre en bateau le Yang-Tseu-Kiang, l'ancien Fleuve Bleu des occidentaux, le troisième plus long fleuve du monde. Le passage de la colossale écluse du barrage de Yi-Tch'ang avait donné lieu à un échange de chorales entre les deux bateaux, au grand intérêt de milliers de chinois présents, qui ne se doutaient pas de la qualité littéraire du texte !

Pendant le temps des amphis, il était de bon ton de chahuter raisonnablement, ce qui dépendait d'ailleurs de la personnalité du prof.

Arthur aime raconter qu'en première année, le prof de Mécanique Générale était surnommé "Mickey". Le jour du Mardi Gras, les élèves avaient dévalisé le magasin de farces et attrapes du quartier pour y acheter chacun un masque de la charmante souris. Entré discrètement dans l'amphi, à la barbe des "Mérovée", chacun avait profité d'un moment où le professeur écrivait au tableau noir une longue formule régissant les lois du mouvement pendulaire, pour enfiler son masque et se baisser le menton à ras du pupitre? Lorsqu'il se retourna et se trouva en face de plus de deux cents Mickeys hilares, le malheureux prof frôla l'infarctus. . .

Les bons élèves, serrés les uns contre les autres dans les premières rangées, écoutaient attentivement la bonne parole.

Les rangées situées en altitude, à l'arrière de l'amphi, étaient beaucoup plus animées. On y causait, on y lisait le journal, on y jouait au "pendu" : ce passe-temps consiste à choisir un mot de cinq lettres, qu'un partenaire doit découvrir en proposant une suite de mots de cinq lettres ; chaque fois que le mot proposé comporte une lettre identique et à la même place que dans celui à découvrir, l'indication est donnée. Sinon, le premier joueur commence à dessiner une potence, puis la corde, la tête, les bras, le corps, pour terminer par les jambes du pendu. Il a gagné s'il arrive à finir de dessiner le pendu avant que le partenaire ait trouvé le mot. Cela peut durer le temps d'un amphi, sans faire de bruit et en restant discret. . . Il existe des mots entraînant à chaque fois la pendaison, tel que "swing", "wharf" ou "zazou" .

L'amphithéâtre des élèves de première année avait une particularité : il existait un "sous-amphi". C'était un espace situé sous les gradins, accessible par une trappe située sous le plancher à mi chemin des hauteurs. Petit à petit, les élèves avaient aménagé sommairement cet espace, en nettoyant les lieux, en y amenant l'électricité par une ligne pirate, et en y installant un minimum de mobilier. Les plus enragés y disputaient des tournois de bridge ou de belote. Un club d'échec y fonctionna pendant un moment. Certains parlent même d'un bar avec bières et whisky. . . mais on exagère toujours !

Bien sûr, les bons élèves refusaient de se laisser tenter par ces plaisirs interdits, mais le sous-amphi avait un nombre respectable d'habitues, dont l'assiduité variait en fonction de l'intérêt du cours professé à l'étage supérieur. Les élèves devaient toutefois s'y rendre avec circonspection : la trappe unique supposait une organisation remarquable de réputation et de saut sur les fesses. Il fallait donc une bonne demi-heure pour qu'une centaine d'élèves arrive à s'infiltrer dans la trappe.

Plusieurs professeurs, parmi les plus ennuyeux, se sont longtemps demandés s'ils n'avaient pas la berlue, et par quel miracle les cours commençaient avec un amphi bourré et se terminaient avec seulement le tiers des places occupé.

Les profs, pour s'assurer un minimum de tranquillité, exigeaient que l'on prenne des notes pendant leurs cours, en refusant de laisser distribuer des polycopies. La plupart demandaient d'ailleurs que le cahier de notes leur soit présenté lors de l'examen final, à la fin des cours. Bien évidemment, le cours ne changeait pas fondamentalement d'une année à l'autre, et il était facile de se passer le même cahier entre générations de Pistons. Bien peut s'en privait. On raconte que le professeur d'architecture retrouva, en début de sa carrière de prof . . . , son propre cahier, avec les notes qu'il avait prises quinze années auparavant ! . A la suite de cette expérience, il avait mis au point un contre-feu remarquable : il trouait les pages des cahiers présentés avec un poinçon de contrôleur de la R.A.T.P. !

Les souvenirs d'Amédée (58) au stage « atelier » de Guebwiller

Pour les vacances entre la première et la deuxième année, Amédée s'était inscrit au stage « atelier » de Guebwiller (il y avait le même à Saverne).

Dans le cerveau embrumé du Directeur des Etudes, ce stage avait deux buts :

- Apprendre à Messieurs les futurs ingénieurs le maniement de quelques outils,
- Les faire vivre avec ces bêtes curieuses que l'on appelle des ouvriers.

Le deuxième point faisait bien rigoler Amédée, dont toute la famille travaillait avec ses mains depuis 13 générations identifiées, mais le premier point était une question d'honneur : il devait justement montrer à cette famille que lui, l' intellectuel, était néanmoins capable de faire quelque chose.

Amédée, qui avait un scooter, avait décidé de rallier Guebwiller par la route, avec ses Camarades Arthur et Alfred. Ils étaient partis de bon matin, mais ils avaient fait du tourisme et s'étaient restaurés en cours de route, si bien qu'à la nuit venue, ils n'avaient pas encore abordé les Vosges et roulaient encore en notre bonne province de Lorraine.

Arthur, qui avait une Vespa, tenait absolument à montrer aux deux Lambretta que sa vitesse maximale était supérieure de deux Em/h, et caracolait en tête. Amédée essayait de garder le contact avec Alfred, qui traînait. À un moment, il ne vit plus Alfred. Il eut toutes les peines du monde à rejoindre Arthur et à le convaincre de s'arrêter. Ils attendirent, confiants d'abord, puis vaguement inquiets. La route était déserte (eh oui, c'était en 1956 !). Ils firent demi-tour et finirent par apercevoir un phare au loin : c'était Alfred, un peu sale, un peu malodorant, mais indemne. Il raconta qu'il s'était endormi, vaincu par la fatigue, et qu'il s'était réveillé dans un tas de fumiers, ce fumier dont les paysans lorrains étaient si fiers qu'ils le mettaient, non pas au milieu de la cour, comme les paysans beaucerons, mais devant leur ferme, en bordure de la route. Ce fumier constitua un obstacle, mais dans quel autre obstacle plus dur aurait fini Alfred, s'il n'avait pas été là ? C'est la question qui se pose aujourd'hui, alors que les tas de fumiers ont disparu.

La fin du voyage se passa bien, malgré la descente des Vosges en plein brouillard, à trois heures du matin ; ils se couchèrent devant la porte du Centre d'Apprentissage, en attendant que ça ouvre et que les autres débarquent.

L'effectif du stage comprenait 28 pistons, dont Amédée a conservé les noms, 11 élèves de l'Ecole Diderot et 11 « jeunes ouvriers » (Photo (1)).

Côté ouvriers, c'était raté ! Ces gens étaient jeunes, blancs, catholiques, intelligents et diplômés, et il n'y avait vraiment aucun problème de communication, même pour un bourgeois ! C'était en somme la future élite de la profession, et ils n'étaient absolument pas représentatifs de l'arabe ombrageux, du Breton aviné ou du syndicaliste borné que les Camarades devraient affronter plus tard ; c'était plutôt le genre mécanicien formule 1 ou avion prototype, si vous voyez ce que je veux dire.

Pour Messieurs les ingénieurs, le programme consistait à apprendre à mi-temps le maniement de quelques outils (scie, lime, marteau, taraud, filière, etc.) et de quelques machines (tour, fraiseuse, étau-limeur, perceuse, etc.). Pendant ce temps, Messieurs les ouvriers allaient se promener, et à l'occasion venaient à l'atelier se moquer de ces empotés d'ingénieurs. L'autre mi-temps, tout le monde se retrouvait pour des excursions touristiques ou industrielles.

Guebwiller était une belle ville (Photo (2)). Les indigènes parlaient français, mais avec un accent semblant venir d'ailleurs. Un jour qu'Amédée s'était un peu perdu dans les petites rues, il chercha la rivière pour se repérer et, avisant un naturel, lui demanda où était la Lauch, en prononçant bien la-o-'ch, avec la gutturale finale, pour se faire bien comprendre :

- La quoi ?
 - La Lauch !...
- il ne voyait pas...

- La rivière qui traverse la ville !
- Ah, la « loche » ? c'est par là.

Et pan sur le bec, Amédée ! Avec ton arrière-grand-mère alsacienne, tu aurais pourtant dû savoir qu'il n'y a pas plus français qu'un Alsacien ! Oui, c'est délicieux les Spatzle, mais on ne dit pas « chpèts-leu », on dit « spâts-lé » ...

En ce qui concerne ce qu'on appelle aujourd'hui le tourisme industriel, il est certain que, pour qui aura fait ensuite sa carrière dans la banque, l'assurance ou l'électronique, la visite de certaines installations techniques gigantesques a dû laisser des souvenirs impérissables (Photo (3)).

Dans un atelier, on passa au pied d'une cintreuse à rouleaux, sur le bâti en fonte de laquelle s'affichait une plaque en bronze coulé proclamant : CAPACITE MAXIMUM / A FROID 12 / A CHAUD 18 .

- Ce sont des millimètres ? demanda Amédée admiratif,
- Ah non, répondit le guide surpris, ce sont des centimètres !
- Gloups... mais qu'est ce qu'on fait avec ça ?
- Eh bien, par exemple, on cintre les tôles de réservoirs de chaudière.

Amédée, sidéré, n'eut pas le courage de questionner plus avant., il n'a jamais su comment ils faisaient pour raccorder les deux bouts. Mais depuis, il lui arrive de faire un cauchemar : il est soudeur à l'arc, et il est assis à cheval sur ce canon de 18 centimètres de profondeur, avec son masque et sa petite baguette de métal ridicule. Il faut dire au lecteur qu'Amédée a fait carrière dans une industrie où la tôle de 3 (millimètres !) est considérée comme très épaisse...

Dans un autre atelier, on vit un tour, normal, sauf qu'il n'était pas non plus à l'échelle 1, c'est sûr ! L'outil était normal, dans un porte-outil normal, mais le tourneur se tenait debout sur le chariot auquel il accédait par une échelle ! 18 mètres entre pointes : il paraît que ça servait à usiner les alternateurs, mais pas ceux des bicyclettes !

C'est lors de ces visites qu'Amédée vit vraiment des ouvriers, des esclaves travaillant dans des conditions où un homme normal ne pourrait pas survivre : devant des fours, ou dans les mines de sel, par exemple. Dans le fossé d'effondrement de la plaine d'Alsace, et dans le sel (la « potasse », en fait), le degré géothermique est plus faible que la normale, et à 750 mètres de profondeur, la température des parois dépasse les 50°C. Beaucoup d'hommes travaillaient nus, à part le casque pour la lampe, la ceinture pour l'accu, le slip et les godillots. Mais certains n'avaient même pas le slip. « Pourtant, on leur dit de s'habiller », expliquait le guide, « Vous comprenez, ce n'est pas une question de pudeur, mais quand on s'écroche le zizi contre le sel, ça fait très mal ». Et à propos de muqueuses, on dut longer le front de taille, attaqué par une haveuse, une sorte de fraise projetant dans l'air et dans les poumons une poussière de sel ; impossible de vivre ici, et pourtant... On remonta à l'air libre avec soulagement (Photo 0)). Ces mines doivent être fermées aujourd'hui : vaut-il mieux être esclave ou chômeur ?

Il y eut heureusement des visites d'usines plus réjouissantes. La brasserie Lutterbach, après avoir bien expliqué les processus d'élaboration, avait tenu à faire constater aux visiteurs la qualité du produit fini. Cet examen fut fait avec la plus grande conscience, les contrôleurs n'hésitant pas à multiplier les tests, afin de déceler les plus subtiles différences entre les différents produits (Photos... que je t'ai déjà envoyées). Dans le car, le retour fut extrêmement fraternel et bruyant...

En ce qui concerne le tourisme proprement dit, on fit de belles promenades, en Alsace (de Belfort à StraJ3burg, pardon, Strasbourg, et des crêtes à la plaine), en Allemagne (Freiburg, Titisce, Rheinfall) et en Suisse (Berne et l'Oberland bernois), et Amédée fit une ample moisson de photos.

Mais on pouvait aussi s'accorder de petits suppléments. Un dimanche où il y avait quartier libre, Amédée fit part de son intention d'aller visiter la jolie ville de Riquewihr, et Oscar lui demanda s'il pourrait l'emmener en croupe, lui, son chevalet et ses pinceaux ; car Oscar était artiste peintre et était venu avec ses outils. Amédée le déposa donc dans la rue principale, devant l'enseigne Preil3-, pardon, Preiss-Zimmer et partit explorer la ville. Ils se retrouvèrent au soir, et rentrèrent au bercaill en philosophant sur les avantages respectifs de la photographie et de la peinture. Amédée avait plein d'images dans sa Rétinette, Oscar n'avait qu'une seule image sur sa toile, mais une belle image, dont le cadrage, l'éclairage et les couleurs étaient parfaits, et dont la beauté n'était pas polluée par les touristes. Aujourd'hui, Oscar peint toujours, et Amédée essaye d'améliorer ses photos avec son ordinateur, mais il n'arrive toujours pas à faire aussi bien (Photo (5). Faut-il échanger la quantité d'information contre la qualité ?

Mais trêve de plaisanteries ! On était là pour apprendre à se servir des outils ! En un mois à mi-temps, ce ne pouvait être qu'une vague teinture superficielle...

Le plus dur, ce n'était pas les machines. Ces bêtes paraissaient rationnelles. La machine faisait le boulot, et on avait l'impression qu'il suffisait d'apprendre le mode d'emploi pour arriver à quelque chose de propre : coordonner les mains et les pieds pour débrayer l'avance, freiner et reculer l'outil, après tout, ce n'est pas plus difficile que le double débrayage automobile qu'on pratiquait alors, avant l'invention de la boîte de vitesses automatique. Certes, ces machines avaient leur caractère. Le maître avait prévenu : « Attention, le tour est méchant. Pour retirer les copeaux, il ne faut pas mettre la main, il faut se servir du tisonnier ». Mais, évidemment, Amédée n'en fit qu'à sa tête, et il put donc vérifier expérimentalement que le tour est plus costaud que l'homme, ce dont témoigna pour la suite du stage la poupée qu'il arbora au pouce gauche. Le tour et Amédée avaient donc chacun sa poupée, mais pas la même ! Comme on disait à l'époque : c'est le métier qui rentre ! Rendu méfiant, Amédée laissa donc aux copains les autres pièges : le pousse-toc qui s'envole, l'étau qui tourne sous la perceuse, etc.

Non, le plus dur, c'était le travail à la main. On eut l'impression que là, c'était de la sorcellerie ou de l'alchimie, et qu'à moins d'une initiation secrète et de l'intervention des forces occultes, on n'y arriverait jamais. Car enfin, en chaudronnerie par exemple, taper ici pour faire une bosse là, si ce n'est pas de la sorcellerie, qu'est ce que c'est ?

Et le maître était exigeant. Il voulait que nous dressions à la lime une face d'un parallélépipède rectangle, non seulement parallèle à l'autre face, mais encore à une distance donnée, et plane, c'est-à-dire dans une tolérance donnée. Ça faisait trop de paramètres à la fois. « h7 ! » martelait le maître, et Amédée entend encore résonner à ses oreilles ce chiffre impossible ; car h7, il ne se souvient plus combien ça fait, mais pour sûr, c'est pas bien gros !

Pourtant, le maître s'efforçait de bien expliquer :

- Fous foyez, recartez en pout : la lime plate, elle est pas tout à fait plate, elle est léchèrement pompée. Quant fous limez, les mains appuient sur la lime et sur le manche, et à chaque pout te la pièce, la lime tompe et fous faites une surface confexe.

C'est pour ça que la lime est pompée, pour compenser. Ainsi, fous pouvez enlever te la matière exactement où fous foulez. Che fais fous montrer.

- Che mets te la sanquine sur la pièce, che prends la lime et hop ! che retire la sanquine chuste au milieu. A fous.

C'était évident. Amédée avait bien compris, il mit de la sanguine sur sa pièce, il prit la lime et hop ! il retira la sanguine juste sur les bords. Le maître était sincèrement désolé.

- Ach, che fois que fous n'avez pas bien

Extrait de « Centraux s'en faire » Revue cube 1920

LE SOUS-AMPHI. A recopier dans la galerie des amphis...

Air : Pouï- l'amour (Phi-Phi)

Sous l'amphi, sous l'amphi,
C'est un séjour délicieux,
Le rendez-vous des gens sérieux
Qui veul'nt mettr' le temps à profit
Sous l'amphi, sous l'amphi;
C'est à qui fera son trou
 où
 Par la fuite,
 On évite
 Les ennuis
 D' l'amphi.

La promo qui s'applique
Parfois entend soudain
Retentir un choc métallique
De mystérieux bruits souterrains;
Une foule se presse
Au bout d'un certain banc
Dont les occupants disparaissent
Disparaissent comm' par enchantement.

(Refrain).

On y trouv' le chauffage
Et l'électricité.
Les amateurs bridgent avec rage
Autour d'une tasse de thé.
Une nombreuse assistance
Assiège le dancing,
Où, dans un cadr' plein d'élégance,
On voit évoluer les smokings.

Y a pour les alcooliques
Un bar américain,
Et un orchestresymphonique
Nous enchanter de ses refrains;
'Tout autour de la salle,
Se dressent des palmiers,
Et sur le ring que l'on installe
Viendra prochain'ment Carpentier.

